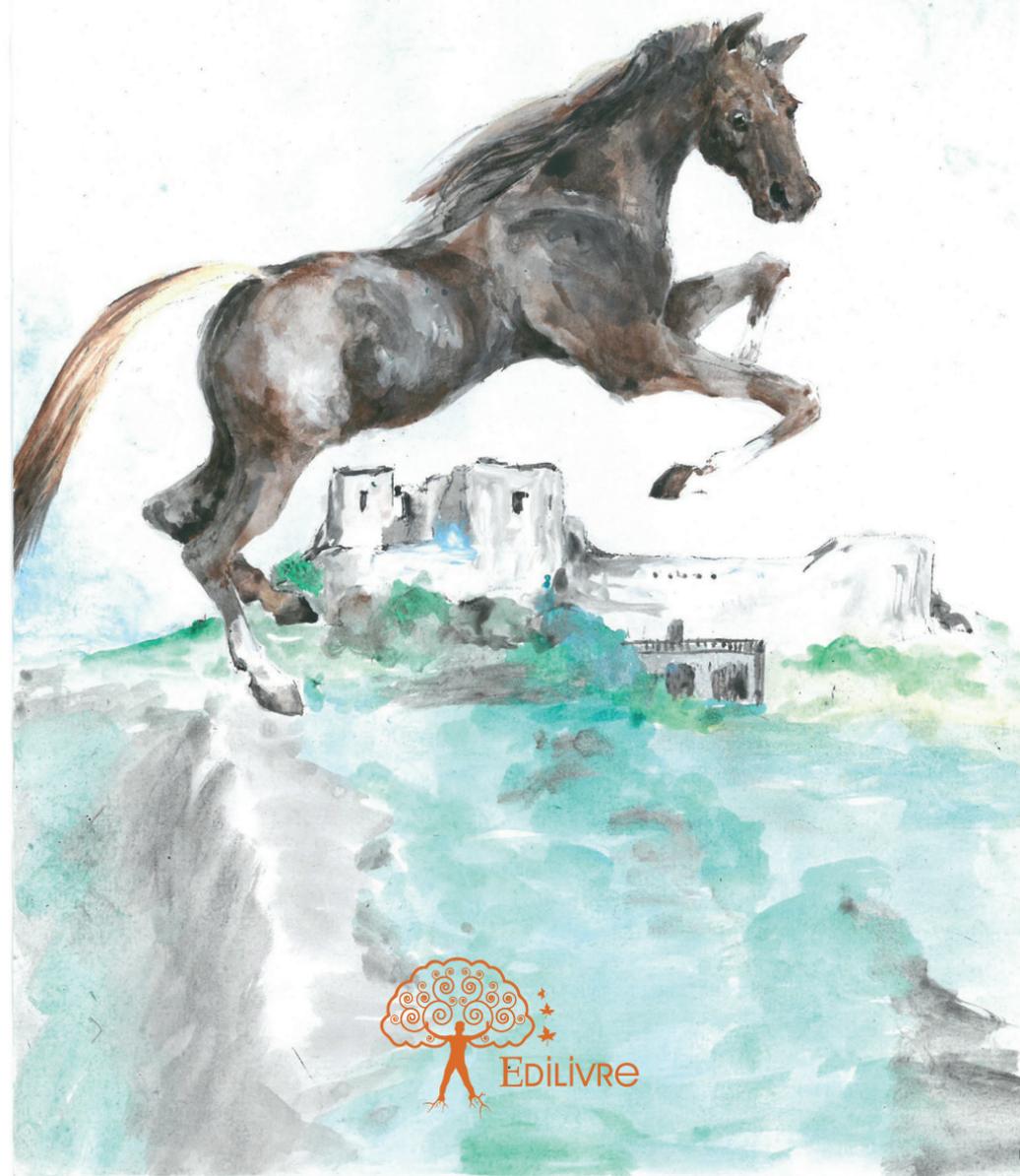


Ghislaine Selosse

# Ô soleil des Cathares





L'aurore pure et lumineuse étirait ses rayons dans l'alignement des meurtrières de Montségur. Tout en haut, sur le chemin de ronde, sous la caresse du vent qui balayait sa blonde chevelure, Raymonde, la bâtarde Trencavel, guettait.

Ce jour, béni entre tous pour les cathares, fêtait celui par qui toute chose naît et vit, Dieu, dont le symbole est le Soleil, astre merveilleux ! Sa pureté imprègne le cœur de ceux qui l'aiment.

Il était le symbole immanent de son âme, et elle pensait se vouer à jamais à sa vénération !

Ils arrivaient, les chevaliers cathares. Eblouissants dans leurs armures qui miroitaient sous les rayons naissants. Elle pouvait les voir de si loin ! A leur tête, un fier chevalier, monté sur un noble alezan comme elle n'en avait jamais vu, avec trois jambes blanches ! Qui était donc ce chevalier si fier et si hautain, avec son écu au lion d'or sur champ d'azur ?

Elle avait l'impression de flotter au dessus du pog de Montségur avec sa chevelure qui filait dans l'onde

du vent, sous les reflets de l'astre vénéré. Elle était rejointe par la belle Esclarmonde de Foix, au teint diaphane et aux cheveux de lin, puis par la sombre Géralda de Lavaur qu'éclairaient ses yeux couleur des prairies au soleil. Raymonde, demi sœur de Raymond Roger, vicomte de Trencavel, qu'on appelait la bâtarde Trencavel, aspirait à grande lampée de son âme l'énergie du soleil levant. Elles étaient toutes les trois déesses du soleil, la douce Esclarmonde, Géralda la cristalline, et l'incandescente Raymonde.

« En l'an de grâce mille deux cent quatre, veille du solstice d'été, les bons hommes s'étaient réunis au temple pour vénérer le soleil, ce dieu dont l'énergie insuffle à l'homme la parcelle divine de son âme.

Ils étaient tous là : Guilhabert de Castres, Pierre de Corona, Benoît de Termes et Raymond de Mirepoix et avec eux les deux novices, Esclarmonde de Foix et Géralda de Lavour, ainsi que la troisième, qui aspirait à les rejoindre, Raymonde, la bâtarde Trencavel.

Ils ne savaient pas, tous ces bons hommes qui vouaient leur âme à la pureté, que leur aspiration à la perfection n'attirait que jalousie et méchanceté. Comment supporter une telle beauté dans de simples mortels ? Comment était-il possible qu'au-delà de la chair méprisable, la pureté aurait son triomphe ?

En bas, les chevaliers commençaient leur ascension vers le sommet abrupte et vertigineux, que, seule, leur foi en la puissance de Dieu leur permettrait d'atteindre. Ils venaient pour rejoindre leurs bons hommes et fêter le solstice, eux, les adeptes de la Pureté, pénétrés qu'ils

étaient de l'amour fondamental que Jésus leur avait enseigné, le Dieu unique, dont le soleil était le symbole.

En ce jour de solstice d'été, lorsque le soleil est au plus haut de son ascension.

Son frère, Raymond Roger avait pris la tête du convoi.

Mais qui était ce chevalier, derrière lui ? Elle semblait le reconnaître : c'était bien celui-là même qu'elle avait croisé dans la cour de Carcassonne, le jour de son départ. Il chevauchait devant, tout à l'heure, sur ce magnifique cheval alezan, qui paraissait presque surnaturel, sorte de Pégase qui trottait au dessus des nuages, en se détachant des autres ; tout comme s'il transportait un ange.

Pour entrer dans la cour de Montségur, Raymond Roger avait repris la place qui lui revenait, celle du chef, loin devant.

– Qui est-ce ? » Demanda Raymonde à Esclarmonde en désignant le chevalier à l'alezan.

– Le seigneur de Lamezou ! Il me semble qu'il fait partie de la vicomté de Trencavel. Il est réputé pour être un des plus fidèles vassaux de ton frère.

– Ah oui, Lamezou ! Notre père nous en parlait souvent lorsque nous étions enfants, mais finalement, il lui a préféré Bertran de Sayssac, le roi de la montagne noire !

La voix d'Esclarmonde se perdit dans la brume.

– Lamezou », répéta Raymonde en faisant sonner ce nom dans les échos !

Elle reprit ses esprits très vite.

– Il y a si longtemps que je n’ai vu mon frère ! Six mois, à ce qu’il me semble.

Lamezou suivait Trencavel à une encolure de son alezan. Il portait haut sur l’épaule son écu azuré au lion d’or, et laissait flotter sa bannière loin derrière comme l’écharpe d’Iris, voguant sur la mer des chevaliers qui les suivaient. Droit comme la lance qu’il tenait de sa dextre, il avait fière allure.

Maintenant, ils entraient dans l’enceinte de Montségur. Les parfaits étaient tous là pour les accueillir, Guilhabert de Castres en tête. Derrière eux, se tenaient les femmes, prêtes à dévêtir les chevaliers et à leur offrir la robe et le manteau.

La parfaite, dame Fournière, qui tenait sa maison dans le village de Montségur, et ses novices, la lumineuse Esclarmonde, Géralda la taciturne, et l’éblouissante Raymonde, s’avançaient à une distance respectueuse des chevaliers pour leur offrir l’hospitalité.

Il était magnifique, Raymond Roger, dans la splendeur de ses vingt ans, presque encore un enfant, avec son air d’ange à la chevelure brune qui auréolait son visage, entouré de ses compagnons, Lamezou en tête, ce sage baron, prêt à donner sa vie pour son suzerain ou à défendre les bonnes causes.

Ils s’inclinaient devant les parfaits pour recevoir leur bénédiction, lorsqu’un énorme brasier s’empara de Montségur... »

\*  
\*   \*  
\*

Raymonde se réveilla en sursaut. Elle venait de faire un rêve qui revenait sans cesse : son frère gravissait la montagne avec ses chevaliers sur leurs destriers, dans une ascension surnaturelle. Ils arrivaient sur le pog comme au paradis, au galop de leurs chevaux, quand un incendie se déclarait et ravageait Montségur.

Raymonde frissonna. L'Occitanie commençait à s'inquiéter, et elle n'ignorait pas la menace. Son rêve était-il un présage ?

Elle se leva de sa paillasse sans bruit et se drapa dans son noir manteau. Elle ne voulait pas réveiller Esclarmonde qui dormait de l'autre côté de la pièce. Elle sortit doucement sur l'esplanade et se dirigea au clair de lune. Une bise glacée l'enlaça de ses bras épineux et sembla vouloir la pousser vers le bord du précipice. Elle frissonna à nouveau. En bas, tout en bas, il lui semblait entendre quelque chose.

Son frère et sa suite avaient installé leur campement, quelque part au fond du précipice, et ils devaient sûrement avoir engagé leur ascension, profitant de la lune pour gravir, en évitant le vertige de la grande lumière, les chemins de chèvres où le pied parfois ne rencontrait que peu d'espace, le reste se perdant dans un ravin qui ne s'arrêtait nulle part.

Elle s'approcha du bord pour mieux voir la cohorte quand son pied heurta une masse dure et elle

faillit tomber. Elle ne s'était pas rendu compte, tant la nuit déforme les contours, qu'elle se trouvait dans le quartier des tailleurs de pierres qui s'activaient à la construction du nouveau rempart et négligeaient parfois de ranger leurs outils. Dans la journée, la cadence des coups frappés sur leur burin remplaçait une horloge. Chaque cognée retentissait comme une seconde qui s'égrène, car le marteau, sur la pierre, sonne et martèle le temps au rythme de leurs bras. Raymonde finit par s'asseoir sur une pierre mal équarrie.

Depuis quand ne l'avait-elle pas vu, son frère ? Songeait-elle. Six mois au moins ! Oui, il y avait six mois qu'elle avait quitté Carcassonne et le palais vicomtal pour rejoindre Esclarmonde et Géralda qui en étaient à leur noviciat auprès de la parfaite, Fournière de Mirepoix, et des bons hommes que Ramon de Perella, le tout jeune fils de dame Fournière, accueillait dans sa forteresse.

Les trois femmes aimaient à s'asseoir en rond autour de Guilhabert de Castres et l'écouter parler pendant des heures, sans l'interrompre. Il leur parlait d'une voix pénétrée de ce Dieu invisible et omniprésent, Dieu lumineux, et il était grisant de se sentir transcendées, délivrées de ce corps encombrant, cette dépouille d'un autre monde, sachant qu'elles étaient là pour apprendre à l'anéantir. Les sermons de Guilhabert les berçaient jusqu'à l'hypnose et leur corps astral, semblait-il, finissait par se détacher

d'elles, allant au dessus des nuages, tout là haut, jusqu'au Dieu de lumière.

Dès que la voix de Guilhabert cessait, elles revenaient sur terre, et s'ébrouaient comme après un long sommeil.

Cette nuit-là, Raymonde, qui ne dormait pas, pensait à son frère, à leurs jeux quand ils étaient enfants, et au seigneur de Lamezou qu'elle avait aperçu avant de partir, six mois plus tôt. C'était un seigneur cathare dont la vertu était renommée dans toute la vicomté. Compagnon de leur père par qui il avait été adoubé, son erreur avait été de rester fidèle à la comtesse Adélaïs. Aussi, lorsqu'il avait senti sa dernière heure arriver, Roger lui avait préféré Bertran de Sayssac à qui il avait donné la tutelle de Raymond Roger. Puis, Bertran de Sayssac avait aussitôt soustrait l'enfant à l'influence de sa mère en l'enfermant à Sayssac jusqu'au moment où Raymond Roger, ayant atteint l'âge légal de la majorité, quatorze ans, avait secoué le joug de cette tutelle et rejoint sa mère. Raymonde, en plus du deuil de son père, avait très mal vécu cette séparation. Restée seule à Carcassonne, elle avait été prise en main par une parente de Roger qui l'avait initiée au catharisme, jusqu'au jour où elle avait enfin retrouvé son frère ! Devenus des adultes, il s'était marié, et elle s'était tournée vers la religion. Quant à Raymond Roger, lorsqu'il avait quitté Sayssac, il avait tout naturellement rejoint Lamezou, qui avait juré à son père que, quoi qu'il arrive, il resterait fidèle à son fils.

Raymonde tentait de retrouver dans sa mémoire le visage de l'homme qu'elle avait croisé alors qu'il entrait dans la cité de Carcassonne et qu'elle en sortait pour gagner Montségur. Il lui avait paru auréolé d'un étrange éclat comme si une profonde pureté l'habitait, au point que l'esprit mange la matière et fait disparaître jusqu'à l'apparence du corps. C'était comme un échange d'âme.

Puis, elle avait gagné Montségur, comme Esclarmonde et Giralda, pour se préparer à la grande fête du solstice. Tous les ans, dans le plus grand secret, car les autorités catholiques devaient absolument ignorer qu'il subsistait, dans cette partie du monde, des rites païens du soleil, avait lieu à Montségur une grande prière où chaque croyant cathare venait recharger son corps astral à l'énergie divine du soleil. Les plus purs d'entre eux s'y préparaient des mois à l'avance, par des jeûnes, des méditations où ils apprenaient à dominer leur propre énergie, à se dégager du corps matière pour atteindre le corps esprit afin de communier avec les vibrations des astres, des constellations et tout l'univers. Dans ces moments qui confinaient à l'extase, ils puisaient leur énergie dans le soleil, à l'instant précis de son lever, au solstice d'été où il est le plus fort et le plus pur. Ils s'abîmaient dans une immense prière, offrant leur âme et leur corps astral, aux feux de l'astre qui leur insufflait une force décuplée et leur permettait d'affronter les dangers en toute sérénité, pour qu'ils soient délivrés du corps matière, à la fin de leur dernière vie. Le but de ce rite étant de

puiser l'énergie nécessaire, pour quitter le corps terrestre, comme fait le papillon pour se dégager du cocon et déployer ses ailes, jusqu'à la métamorphose.

Esclarmonde, Géralda et Raymonde étaient venues pour se préparer au grand rite dans le plus grand secret, et les chevaliers cathares, par cette nuit de pleine lune grimpaient la montagne escarpée dans un suprême effort, pour se joindre à la fête du solstice d'été, au sacre du soleil et y puiser forces nouvelles pour l'année à venir, chacun d'eux espérant que le Dieu des cathares les adoube.

Elle porta à nouveau son attention sur un bruit qu'elle avait cru entendre, une sorte de halètement comme en produit quelqu'un qui peine : sans doute s'agissait-il du souffle court de ceux qui grimpaient la falaise, ou bien du bruissement du vent dans les buissons épineux qui tapissaient la montagne.

Son cœur se mit à battre d'angoisse à la pensée que son frère risquait sa vie dans cette grimpe, et une légère émotion, s'empara d'elle au souvenir du seigneur de Lamezou. Serait-il avec Raymond Roger ? Elle tenta de chasser cette pensée qui n'était pas digne d'elle, une croyante qui aspirait à devenir une vraie parfaite.

Un souffle léger passa dans sa chevelure et lui fit tourner la tête : ce n'était que le déplacement d'air si tenu que provoquait l'arrivée d'une ombre noire auprès d'elle : la belle Esclarmonde de Foix, si mince qu'elle ployait sa taille comme un roseau, venait de s'asseoir sur la pierre à côté d'elle.

– Toi non plus, tu ne dors pas ?

– Je t’ai entendu te lever.

– J’ai fait un rêve étrange concernant mon frère !

Nous étions toutes les trois en pleine lumière sur l’esplanade et regardions monter les chevaux : ils paraissaient voler pour venir jusqu’ici. Mon frère caracolait en tête, comme si Montségur était un paradis qu’il allait atteindre. Je l’accueillais, comme dans ces contes celtes, tu sais, où les jeunes filles dévêtent les chevaliers de leurs armures et leur offrent des manteaux de brocarts et de soie. Et puis, soudain, un grand incendie ravageait tout le pog !

– Ton frère n’était pas seul dans ton rêve.

– Comment le sais-tu ?

– Tu as parlé en dormant. Le seigneur de Lamezou occupe ton esprit.

Raymonde se sentit rougir, mais l’obscurité se fit sa complice et Esclarmonde ne s’en aperçut pas.

– Il est arrivé à Carcassonne le jour de mon départ. Le connais-tu ?

– Non, il a la réputation d’être un homme bon et juste, un bon croyant, mais aussi un excellent chevalier. Il tient la Marche nord, vers Millau. C’est un homme pour qui le Paratge est la priorité absolue.

– Je ne comprends pas pourquoi notre père lui a préféré Bertran de Sayssac pour l’éducation de mon frère !

Raymonde grimaça en repensant à toutes ces années perdues sans son frère par la faute de ce Sayssac.

– Sayssac est un grand défenseur de notre cause » insista Esclarmonde que le nom de Sayssac semblait toucher particulièrement.

– C'était un homme dur et brutal ! » Répondit Raymonde sèchement.

– Ce n'est pas un troubadour, c'est un homme de guerre !

– La guerre, mais de quelle guerre s'agit-il ?

– Mais celle que nous fait Rome !

Elles restèrent encore un moment sans parler, admirant l'immensité du paysage étalé en contre bas de la falaise et figé dans le froid métallique de la lumière blanche qui effaçait les contours des escarpements, guettant d'une oreille attentive le moindre bruissement dans les buissons qui aurait attesté de la présence, sur le flanc de la montagne, des chevaliers, en chemin pour rallier le sommet.

Esclarmonde rompit enfin le silence.

– Je crois qu'ils n'arriveront pas avant demain matin. Nous ferions mieux de retourner nous coucher.

\*

\*   \*

Raymonde s'était levée très tôt. Elle s'était abîmée dans sa prière au point d'ignorer le temps qui passait. Elle se sentait flotter hors de son corps, essayant de capter son esprit dans une communion avec l'univers.

Le tumulte soudain d'une cavalcade la ramena dans son corps et elle sursauta. Elle sortit de sa cabane

et courut sur l'esplanade. Ils étaient arrivés !

Raymond Roger, son frère bien aimé, était là ! Il semblait harassé, mais il sourit en voyant sa sœur. Il ouvrit les bras et la plaqua contre lui. Elle prit un peu de recul et le contempla avec admiration. Il était exactement comme dans son rêve, aurolé de sa chevelure brune qui rayonnait comme un soleil noir autour de son sourire : il paraissait porter en lui la lumière de l'éternité, la grande lumière des justes.

Qu'il était rayonnant en sa jeunesse qu'il exhibait avec une sorte d'arrogance comme un alibi au bonheur, car il était heureux malgré sa fatigue, heureux d'être là, avec sa sœur, auprès des bons hommes pour participer au grand rite de la réanimation de l'énergie par le Dieu-Soleil, sorte de résurrection de l'âme et de l'esprit. Et puis, soudain, son regard se porta au de-là de Raymond Roger, vers celui qui se tenait juste derrière lui. Enfin, elle le voyait ! Lui. Son regard vibrait comme un cristal et paraissait absorbé dans une méditation profonde à la vue de celle qui, à ce moment précis, le regardait.

Raymond Roger suivit le regard de sa sœur, et se retourna en souriant.

– Mais oui, tu ne connais pas mon mentor !

Il fut interrompu par le seigneur des lieux, le tout jeune Ramon de Perella qui venait à la rencontre de ses hôtes.

Raymonde s'effaça alors, et rejoignit aussitôt ses deux compagnes.

Ramon et Raymond Roger se donnèrent l'accolade. Ils avaient tous les deux la même jeunesse brillante, la même fougue, le même désir de savoir, de connaître et d'aimer aussi !

A côté d'eux, le seigneur de Lamezou se posait en sage, avec ce regard un peu sévère dont l'éclat de cristal tombait comme un instrument de justice, là où il se portait. Il avait presque l'âge d'être leur père, et pourtant, cette lumière qui le nimait lui donnait une jeunesse intemporelle qu'il portait en lui comme un bagage quasi divin.

C'est alors que Guilhabert, le parfait des parfaits, sortit, drapé dans sa grande robe noire, tel une ombre fantomatique.

Aussitôt Raymond Roger s'avança au devant de lui et fléchit le genou une première fois, en murmurant : « benedicite ».

– Que Dieu te bénisse, » répondit Guilhabert.

Raymond Roger fléchit le genou une seconde fois en répétant : « benedicite ». Guilhabert redit « que Dieu te bénisse » !

Alors, Raymond Roger fléchit le genou une troisième fois pour la dernière invocation : « Priez Dieu pour le pauvre pêcheur que je suis : qu'il fasse de moi un bon chrétien et qu'il me conduise à une bonne fin ». Guilhabert acheva le rite en répondant : « que Dieu soit prié de faire de toi un bon chrétien, et qu'il te conduise à une bonne fin » !

Raymond Roger se releva d'un air profondément

réfléchi, comme s'il voulait intégrer la force de cette prière dans les recoins les plus secrets de son être, et il fit quelques pas dans un état second, flottant quelque part au dessus de l'assemblée, dans un monde où vivent les esprits, loin des contingences matérielles des humains, puis il revint à lui, en s'ébrouant comme après une grande pluie.

Il se retourna alors vers son ami Ramon de Perella qui l'entraîna à l'intérieur des bâtiments.

Derrière lui, Antoine de Lamezou entamait son rite des trois génuflexions, et Guilhabert répétait inlassablement : « que Dieu te bénisse », « que Dieu soit prié de faire de toi un bon chrétien et qu'il te conduise à une bonne fin ». Puis, ce fut au tour de tous les compagnons de Raymond Roger d'entamer leur rituel.

Quand le dernier eut achevé ses trois génuflexions et ses trois « benedicite », ils rejoignirent tous Raymond Roger et son hôte à l'intérieur. Une grande table avait été dressée dans la plus grande pièce où les attendait une collation faite essentiellement de fruits et de pain. Après avoir redit le « benedicite » et remercié le seigneur pour ce repas frugal, Guilhabert leur fit signe qu'ils pouvaient s'asseoir.

\*

\* \*

Antoine, le seigneur des lieux, écoutait son troubadour favori assis près de l'immense cheminée de la forteresse de Lamezou. Il aimait contempler ces

longues flammes jaunes qui léchaient les troncs d'arbres et montaient en se dandinant vers le ciel, pendant que le troubadour chantait des poèmes d'amour, accompagné de son rebec. Le chant du feu se mêlait au son un peu aigu de l'instrument et cassait par instants la mélodie, pour rappeler à l'humble mortel qu'il était, que rien n'est parfait en ce monde !

Il rêvait à ces amours de terre lointaine du prince de Blaye et tentait d'imaginer la beauté de celle à qui ces vers sublimes étaient dédiés, la belle comtesse de Tripoli. Elle devait être légère et flamboyante comme ces flammes qui dansaient autour du bois avant de le dévorer, primesautière un peu, avec une tendre douceur, comme ces pousses de printemps dont le vert se laisse croquer par les yeux de tous les gourmands. Il se prit à envier le sort de Jaufré Rudel, rendant son dernier soupir dans les bras de sa bien-aimée.

Et puis, il se secoua, un peu comme un chat qui se réveille, et pensa que ces amours, que chantait son poète favori, n'étaient pas pour lui ! Il avait usé de son corps avec les ribaudes, dans sa jeunesse, mais maintenant, il lui seyait de renoncer à tout commerce impur s'il voulait achever son cycle de vies.

Il en était là de ses pensées lorsqu'un vacarme venu du dehors le renvoya à la réalité.

Le nouvel arrivant était un messager de son suzerain, le jeune vicomte de Trencavel.

Antoine avait été adoubé par le père de ce dernier, qu'il avait accompagné tout au long de sa vie. Roger

Trencavel avait apprécié son jeune vassal pour son courage et sa vertu, mais aussi pour cette sorte de mysticisme qui le portait à une quête de la pureté, aussi n'avait-il pas compris pourquoi Antoine de Lamezou s'était rangé du côté de la comtesse Adélaïs dans ses différends avec elle. Antoine avait seulement compris que la comtesse, malgré les infidélités qu'on lui imputait, avait infiniment plus le souci de la gloire de son époux et de son fils que la plupart des chevaliers cathares de son entourage, qui cherchaient en réalité à se servir de lui pour leur propre cause. C'était précisément le cas de Bertran de Sayssac que Roger avait finalement préféré à lui pour l'éducation de son fils. Malgré tout, Antoine ne lui en avait pas tenu rigueur, et lui avait juré qu'il ne faillirait jamais à son fils.

– Lorsque Sayssac faillira, je serai là ! » Lui avait-il dit en s'effaçant.

Il était retourné sur ses terres en attendant que le jeune vicomte ait besoin de lui.

– Quelle nouvelle de Carcassonne m'apportez-vous ?

– Ce parchemin écrit par notre seigneur !

Antoine prit le parchemin et s'approcha d'une ouverture pour avoir de la lumière.

« Cher Baron de Lamezou,

Vous avez été un compagnon fidèle de mon père et je sais que ma mère vous tenait en haute estime. Je sais aussi que vous appartenez à la religion de nos bons

hommes, et que vous n'ignorez pas que Rome commence à nous menacer sérieusement. J'ai besoin de tous mes fidèles et j'espère pouvoir vous compter parmi eux. J'ai besoin de vos conseils, et je sais par ma mère que je peux m'y fier en toute sécurité. Je vous attends.

Votre suzerain, vicomte de Trencavel. »

Antoine s'approcha d'une meurtrière et regarda la neige tomber sur la marche du Rouergue. Les sombres montagnes se couvraient de blanc et les habitants se trouveraient bientôt bloqués pour de longs mois. Il se tourna alors vers une servante et lui dit d'une voix sombre :

– Faites venir le héraut.

Puis il se tourna vers le messager :

– Mon ami, je vais partir avec vous. Nous prendrons la route dès ce soir. Demain, nous ne pourrions plus partir. Allez vous restaurer et demandez qu'on vous donne un cheval frais.

Le jeune homme s'inclina devant le seigneur et sortit. Il croisa le héraut dans l'embrasure de la lourde porte qui fermait la grande salle et partit à la recherche des cuisines.

– Préparez nos bagages, nous partons à Carcassonne. Nous nous mettrons en route dès ce soir.

– Bien, seigneur !

Antoine resta seul avec Bertran, son troubadour.

– Mon ami, je te confie le château. Je pars pour longtemps. Mon suzerain m'appelle. J'ai promis à son